Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **8 (1958)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron. 26. *Epistulae catholicae. Apocalypsis.* Zweite Lieferung : *Epistula I Petri.* Freiburg i. Br., Herder, 1958, 120 p. in-4.

La *Revue* (année 1953, p. 205 et suiv. ; 1956, p. 310) a déjà salué l'effort gigantesque entrepris par les bénédictins de Beuron en vue de reconstituer dans toute la mesure du possible et selon des critères philologiques modernes le texte des versions préhiéronymiennes de la Bible latine, en utilisant tous les manuscrits qui nous en ont conservé des fragments plus ou moins étendus et toutes les citations des Pères de l'Eglise. On ne saurait trop recommander cette somme, dont la publication est encore à ses débuts (ont déjà paru la Genèse et l'épître de Jacques), à tous ceux qu'intéresse à un titre quelconque l'histoire du texte latin de la Bible durant les premiers siècles, que ce soit dans la perspective linguistique, exégétique, dogmatique ou simplement thématique. — Ce nouveau fascicule de 120 pages ne suffit pas à contenir les cinq chapitres de la première épître de Pierre. C'est dire la richesse des matériaux qui y sont accumulés. En le parcourant, on sera frappé de la résonnance qu'ont eue, dès le début, des textes tels que I Pierre 1 : 18 (rachat par le sang de Jésus-Christ) ; 2 : 9 (race élue, sacerdoce royal) ; 2 : 21 (Jésus a souffert pour nous) ; 2 : 22 (Jésus sans péché et sans fraude) ; 3 : 18 (Christ mort une fois pour toutes pour les péchés). Tous les aspects de ces affirmations apostoliques ont été mis en lumière tour à tour par les Pères. Pourtant, le passage qui a trouvé l'écho le plus large (5 : 8) ne proclame pas une vérité dogmatique fondamentale, mais renferme l'évocation saisissante, bien propre à se fixer dans l'imagination des fidèles, du diable qui rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera...

ANDRÉ LABHARDT.

ARNOLD A. VAN RULER : *Die christliche Kirche und das Alte Testament.* München, Chr. Kaiser Verlag, 1955, 92 p. Beiträge zur evangelischen Theologie, 23.

Quelle doit être la valeur réelle de l'A. T. pour l'Eglise chrétienne ? L'auteur nous propose de chercher une réponse à cette question en nous plaçant au point de vue de l'A. T. et non à celui du N. T., comme on le fait d'habitude. Cette manière d'envisager les choses s'inspire des recherches vétéro-testamentaires récentes qui ont montré la nécessité de reconnaître à l'A. T. une valeur de révélation spécifique et autonome, si on ne veut pas faire de son exégèse une répétition (positive ou négative) inutile du message néo-testamentaire. Il faut expliciter, et au besoin corriger, le « was Christum treibet » luthérien. Pour Van Ruler, qui parle en systématicien, seule une revalorisation fondamentale de l'A. T. peut justifier la révélation chrétienne et la doctrine réformée en particulier. En faisant du N. T. une grandeur autonome et prioritaire, on prive l'A. T. de sa spécificité, et on retire du même coup au N. T. le sol dans lequel il s'implante : il y perd sa réalité, son historicité et son intelligibilité, au profit d'une spiritualisation fallacieuse. Tout dépend ici de la christologie que l'on adopte. Pour l'auteur, le véritable motif de la venue du Christ n'est pas le Christ lui-même, mais l'avènement du Royaume de Dieu. La révélation néo-testamentaire n'infirme donc pas du tout l'eschatologie temporelle de l'A. T.,

mais en donne tout à la fois l'interprétation et l'accomplissement. Il n'est donc pas question de dévaloriser le N. T., mais d'affirmer l'importance fondamentale de l'A. T. pour mieux rendre compte de la révélation chrétienne. Car la valeur du N. T. repose sur celle de l'A. T. et non l'inverse. — Dans un ouvrage précédent (*Religie en Politiek*, Nijkerk, 1945), le professeur van Ruler avait déjà défendu la thèse que l'A. T. est la Bible au sens propre du terme, tandis que le N. T. en serait le glossaire interprétatif. L'affirmation est de taille, le problème posé lui aussi. On peut ne pas souscrire aux idées de l'auteur, mais du moment qu'on lit l'A. T., on ne saurait échapper aux questions qu'il pose. Ne serait-ce que pour se sentir inquiété, ce petit ouvrage vaut d'être lu, alors même que son souci de rester fidèle à une orthodoxie presque scolastique conduit parfois Van Ruler à des déductions marginales un peu étroites ; ainsi, quand il fait dépendre (p. 78-79) la christianisation du monde de sa conformation aux structures fondamentales de la langue et de la pensée hébraïques, l'auteur se met en contradiction avec ses développements sur l'historicité et la mondanité de la révélation en voulant rester trop étroitement lié à ses propres principes.

BERNARD REYMOND.

JOHANNES QUASTEN : *Initiation aux Pères de l'Eglise*, traduction de l'anglais par J. Laporte. Tome II. Paris, Editions du Cerf, 1957, 548 p.

Nous avons déjà présenté le premier volume de cette excellente patrologie, avec ses mérites et ses limites. Ce second volume clairement traduit et remarquablement imprimé comme le premier nous offre une étude panoramique de l'Ecole d'Alexandrie, fort bien documentée (trop bref à notre sens, l'exposé sur Clément ; beaucoup plus détaillé et plus original celui consacré à Origène ; l'auteur fait une place spéciale à sa théologie spirituelle si souvent passée sous silence dans des manuels similaires). Signalons après un court chapitre sur les écrivains d'Asie-Mineure du IIIe siècle, deux exposés sur les premiers auteurs romains (un fort bon chapitre sur Hippolyte de Rome) et sur les écrivains africains (un résumé très complet et objectif de l'œuvre et de la pensée de Tertullien). L'ouvrage mérite pleinement son titre d'initiation : clarté de la méthode d'exposition, objectivité des analyses, actualité des bibliographies, abondance et richesse des textes cités judicieusement et longuement. Un véritable enchiridion patristique. GABRIEL WIDMER.

ARNOLD GILG : *Weg und Bedeutung der altkirchlichen Christologie.* München, Chr. Kaiser Verlag, 1955, 106 p. Theologische Bücherei, 4.

Ce substantiel cahier est une réimpression : sa parution première date de 1936, mais il n'a rien perdu de son intérêt. L'auteur qui est professeur à la Faculté catholique-chrétienne de Berne, reprend très en raccourci l'histoire du développement de la doctrine christologique, des Pères apostoliques au concile de Chalcédoine. Il s'attache à reviser et rectifier les jugements parfois rapides de Harnack, Ritschl, Loofs et leurs émules sur la christologie de l'Eglise ancienne. Sans ignorer ou sous-estimer ce qui fait difficulté du point de vue d'une saine théologie biblique, dans la pensée et les formules tâtonnantes des Pères, il les défend judicieusement des accusations trop faciles de « physicisme » et de « magisme » qu'une certaine école théologique leur a adressées. Il souligne,

dans la doctrine du Logos des Pères apologètes, le souci essentiellement religieux de sauvegarder la transcendance divine et de justifier le culte d'un homme crucifié ; l'élément rationaliste et moraliste qu'on ne peut méconnaître chez eux ne les empêche pas de signaler (Justin notamment) le profond mystère de la personne et de l'œuvre du Christ. Irénée ne serait pas un simple plagiaire de Théophile d'Antioche comme l'affirme Loofs, et s'il est presque modaliste dans l'expression, il ne l'est pas dans le fond. M. Gilg soumet à une discussion approfondie le concept de *théopoiêsis* qu'on a tant reproché aux Pères grecs : sans contester qu'il y ait là un certain déplacement de perspective par rapport au Nouveau Testament, il fait bonne justice des reproches faux ou excessifs dont cette notion a été l'objet et montre, par les textes, qu'elle ne diffère pas essentiellement de celle d'*uiothesia* propre à saint Paul. La théologie libérale a cru pouvoir lier organiquement le dogme nicéen au thème hellénistique de la *théôsis* pour rejeter l'un et l'autre. Notre auteur le nie, comme l'avait déjà fait Loisy ; une lecture attentive d'Athanase montre que le problème n'est pas si simple : la christologie athanasienne relève d'une sotériologie point du tout étrangère à celle des écrits canoniques, bien qu'accentuée différemment. La conclusion de cet intéressant opuscule est que les formules christologiques traditionnelles, pour inadéquates qu'elles soient, à l'instar de toutes formules, gardent pour nous leur valeur, comme directives de la pensée et comme protections contre tout amoindrissement ou gauchissement des certitudes fondamentales de la foi : *vere Deus vere homo* reste l'affirmation centrale du mystère de la personne du Christ. RICHARD PAQUIER.

TERTULLIEN : *Traité de la prescription contre les hérétiques.* Introduction, texte critique et notes de R. P. Refoulé, o.p., traduction de P. de Labriolle. Paris, Editions du Cerf, 1957, 167 p., double pagination 88-152. Sources chrétiennes, 46.

On sera reconnaissant au P. Refoulé de rééditer avec quelques corrections la traduction épuisée depuis longtemps de Labriolle (1907) (traduction revisée à partir d'une relecture du manuscrit Agobardinum), au moment où les problèmes des rapports entre l'Ecriture et la Tradition, le canon et la règle de foi sont réexaminés par les dogmaticiens catholiques et protestants. L'introduction s'appuie sur une bibliographie très à jour (travaux de Sagnard, Quispel, etc., sur les gnoses et les hérésies, de Stirnimann, de Allie, etc., sur les fondements juridiques de l'argument de prescription et son caractère antiformaliste) et sur une étude détaillée des diverses interprétations de l'argumentation de Tertullien (Adam, Altaner, Monceaux, Labriolle, Bardy, etc.). Le P. Refoulé discerne dans le *De prescriptione* un plan complexe qui laisse apparaître un schéma de questions et de réponses (De qui, par qui, et quand vient la doctrine ? A qui est-elle transmise ? Réponses : Du Christ, par les apôtres, après l'Ascension, aux Eglises apostoliques). Dans sa controverse, Tertullien fait porter l'accent sur l'apostolicité et l'action du Saint-Esprit, contestées par les hérétiques. La prescription dite de postériorité découle de celle de l'apostolicité : Le Christ n'a révélé sa doctrine qu'aux apôtres, et les apôtres ne l'ont transmise qu'à leurs Eglises (Irénée, dont Tertullien est tributaire, développe davantage l'argument de la succession apostolique). On ne pourra désormais aborder la question de la tradition sans se référer à cette introduction nuancée du P. Refoulé, même si certains historiens contestent le plan qu'il a mis à jour dans l'ouvrage de Tertullien. GABRIEL WIDMER.

AMBROISE DE MILAN : *Traité sur l'Evangile de saint Luc.* Tome I : Livres I-VI. Texte latin, introduction, traduction et notes de Dom G. Tissot, O.S.B. Paris, Editions du Cerf, 1956, 275 p. (pp. 40-270 : pagination double). Sources chrétiennes, 45.

Ce beau volume nous rend plus accessible un splendide commentaire du troisième évangile par un grand prédicateur. Ces homélies et notes en vue d'homélies, fondues en un exposé suivi, sont d'une très grande richesse : vivant témoignage au Christ (tout conduit au mystère de sa personne et du salut), développements profondément bibliques (« rapprochant les paroles divines »), applications pratiques simples et directes, développements des grands dogmes, symbolisme très beau d'un détail ou d'un ensemble, avec peu de vain allégorisme, saine typologie, etc., tout cela dans une belle langue, concrète, concise, avec des formules étonnantes. Ce commentaire est vraiment d'une grande valeur pour le prédicateur et l'exégète (Dom Tissot note avec justesse que l'histoire de saint Augustin se répète aujourd'hui, avec le regain de faveur et d'actualité de l'exégèse allégorique et typologique), pour le patrologue (deux paragraphes de l'introduction défendent le caractère personnel et la grande influence de ce commentaire), comme pour tout lecteur de l'Ecriture. — Ce premier volume nous conduit jusqu'à Luc 9 : 26 (une lacune : l'indication du passage expliqué en tête de page rendrait la consultation plus aisée). Le texte latin est celui de l'édition Schenkl (Vienne, 1902), à dix-neuf exceptions près, discutées en notes. Les notes sont peu nombreuses : elles viennent à point pour expliquer un passage trop ramassé ou obscur. — La traduction se veut « fidèle, intelligente et qui se lise » et elle réalise cet idéal. — Une introduction de trente pages résume les faits nécessaires à la compréhension du texte et la doctrine d'Ambroise. Elle le fait sans étalage d'érudition, ni bibliographie. Dom Tissot présente avec aisance le caractère de l'ouvrage — la composition — les divisions (en livres) — les sources — les caractères de l'exégèse — la doctrine d'Ambroise : les hérésies qu'il combat, la christologie, la doctrine trinitaire, Marie, l'Eglise, la morale, la spiritualité — les jugements sur l'Expositio —, le style, les éditions et la traduction présentée. — On ne peut que se réjouir des fruits qu'apporte cette lecture des Pères commentant l'Ecriture et espérer que ces volumes « bibliques » des Sources chrétiennes tout particulièrement seront lus et utilisés chez nous. JEAN SAUTER.

Homélies pascales, tome III. Une homélie anatolienne sur la date de Pâques en l'an 387. Etude, édition et traduction par F. Floëri et P. Nautin. Paris, Editions du Cerf, 1957, 190 p. (pagination simple). Sources chrétiennes, 48.

La date de Pâques ne divise plus l'Eglise et n'est plus un sujet de sermon. Elle a cependant provoqué bien des discussions et des schismes dans les premiers siècles de notre ère jusqu'à ce que la manière alexandrine de fixer Pâques se soit imposée. Cette homélie en est un témoin fort suggestif de la fin du IVe siècle. La question s'est posée avec acuité en 387, où la fête fut fixée au 25 avril : notre auteur s'est senti appelé à justifier ce « retard ». — L'homélie est la dernière de la collection de sept homélies pascales attribuées à Jean Chrysostome et dite « des petites trompettes ». Nous devons déjà à P. Nautin l'édition critique et l'annotation de quatre autres homélies de cette collection dans les tomes I (S.C. 27, 1950) et II (S.C. 36, 1953) de ces *Homélies pascales.* — Comme d'habitude, l'étude introductive est fort longue (p. 11-105), mais elle contient

des éléments fort intéressants. Les éditeurs examinent la tradition et l'état du texte, en complément des introductions précédentes : l'édition critique du texte est basée sur six manuscrits. Un chapitre II, consacré à la date de l'homélie, permet une rapide incursion dans les calendriers de l'époque. Le chapitre III montre l'occasion de l'homélie, parle des hérésies de l'époque et donne un plan détaillé de l'homélie et des arguments développés. Une comparaison fort instructive est faite avec une homélie authentique de Jean Chrysostome sur le même sujet et de la même année. Le chapitre IV, « L'auteur de l'homélie », contient essentiellement un parallèle doctrinal avec Grégoire de Nysse... pour conclure qu'elle n'est pas de lui. On pourrait critiquer cette façon de présenter la doctrine de notre homélie... ce plan ressemble à celui de certains journaux qui impriment un bref démenti au bas d'une fausse nouvelle à sensation ! Une présentation mieux charpentée aurait permis aux auteurs de présenter quelques remarques critiques sur la valeur doctrinale et exégétique des thèmes de l'homélie. Un triple index et les corrections du tome II complètent le volume. — L'homélie elle-même est un bel exposé des raisons spirituelles pour lesquelles l'Eglise chrétienne a conservé jusqu'à aujourd'hui sa manière de dater Pâques. Le prédicateur, après avoir réfuté Juifs et hérétiques, développe la signification spirituelle de l'équinoxe, du vendredi-samedi-dimanche, de la pleine lune. L'explication typologique est parfois un peu poussée, voire inexacte à notre sens, mais l'ensemble est d'une belle venue. — A beaucoup de points de vue, cette homélie est un témoin fort intéressant de la fête par excellence de l'Eglise : Pâques. Elle en éclaire la signification, parfois fort curieusement, par le biais de la date. JEAN SAUTER.

ANDRÉ HAYEN, s.j. : *La communication de l'être d'après saint Thomas.* La métaphysique d'un théologien. Paris-Louvain, Desclée De Brouwer, 1957, 189 p. Museum Lessianum, section philosophique, 40.

Déjà dans sa thèse sur *L'intentionnel selon saint Thomas*, le P. Hayen donnait une interprétation originale et actuelle de l'Aquinate. Dans ces prolégomènes à un vaste ouvrage sur ce que peut être aujourd'hui l'intention de saint Thomas, on nous fait assister à un « renversement des termes du problème métaphysique ». Au lieu de partir du doute ou du sujet, on part du fait que l'esprit humain est saisi par l'Absolu. Or, l'étude de cette saisie relève de la théologie surnaturelle, donc cette dernière conditionne la démarche métaphysique ; telle serait l'intention profonde de saint Thomas, dont l'œuvre même philosophique revêt un caractère « théologal » en ce qu'elle découle de la reconnaissance de la primauté de l'agir divin. Il appartient aux thomistes de critiquer cette relecture du Docteur Commun, cette interprétation des rapports de la théologie et de la philosophie (« le vrai théologien est le meilleur philosophe »), les distinctions entre le « théologal » et le « théologique », entre la « théologie philosophique » et la « théologie surnaturelle », l'analyse de l'acte de réflexion dans sa relation avec la saisie par l'Absolu. Les blondéliens se réjouiront de ce que le P. Hayen évite les dangers du rationalisme et du scientisme comme ceux du fidéisme, en refusant toute philosophie séparée de la théologie. Quant aux réformés, cette exégèse de l'être métaphysique, dont l'auteur souligne le théocentrisme, les obligera à reviser les accusations qu'ils portaient contre le thomisme (si l'interprétation du P. Hayen est confirmée par ses pairs). Ils découvriront un saint Thomas se défendant de toute vaine

curiosité en présence du mystère de Dieu, appuyant sa recherche métaphysique sur l'amour divin répandu dans le cœur humain ; ils apprendront que « dans l'effort loyal du théologien revenant à la métaphysique, c'est le Christ qui revient aux hommes, prolongeant le mystère de son incarnation et de sa vie cachée » (179). N'y a-t-il pas quelque chose de tout nouveau dans un tel effort, des aperçus qui ne s'opposeraient pas à une théologie de la Parole si on précisait cette thèse centrale : « La raison s'épanouit (lorsque l'acte de réflexion est accompli en Dieu) en une raison « pleinement rationnelle » et la raison en une réflexion « pleinement philosophique », sous l'emprise immédiate, *théologale*, de Dieu lui-même, du Père qui crée actuellement, dans son Fils, la raison humaine et son activité naturelle » (181) ? Les volumes suivants répondront peut-être à cette attente. GABRIEL WIDMER.

JEAN-DANIEL BENOÎT : *Jean Calvin : Institution de la religion chrestienne.* Livre premier. Edition critique avec introduction, notes et variantes. Paris, Vrin, 1957, 266 p. Bibliothèque des textes philosophiques.

Il faut se réjouir sans réserve de la publication du premier tome de cette édition critique, soigneusement préparée par l'ancien professeur de Strasbourg. L'ouvrage dont un Emile Doumergue a pu écrire qu'il est « tout Calvin » et « tout le calvinisme » était devenu introuvable. — L'effort de J.-D. Benoît ne fait pas double emploi avec celui, tout récent, de la Société calviniste de France. Ici, il s'agit d'une édition populaire, sans appareil critique, sans indication des variantes successives du texte, dans une langue modernisée. Là, d'une édition savante. — Le choix du texte de 1560 peut étonner : il a été l'objet de critiques sévères — chacun le sait — d'un Baum, d'un Cunitz, d'un Reuss. M. Benoît s'explique longuement de sa décision en des pages d'un vif intérêt. — S'adressant à des lecteurs cultivés, le bénédictin de Strasbourg a tenu à respecter scrupuleusement l'orthographe du XVIe siècle. Les dates en marge indiquent l'édition dans laquelle le texte figurant en regard se lit pour la première fois. Dans le corps du texte, on trouve les dates [1536] et [1539] : ce sont celles des deux premières éditions latines. Grâce à ces indications, il est possible de reconstituer la « substance » de la première édition latine et de se rendre compte de l'enrichissement dont a bénéficié le texte entre 1536 et 1539. — Signalons encore un double registre de notes. Les unes (*a*, *b*, *c*...) établissent la leçon correcte du texte et en indiquent les variantes. Les autres (1, 2, 3...) sont d'ordre général. Enfin, M. Benoît a vérifié toutes les citations d'auteurs ainsi que les multiples renvois à des textes bibliques. — Un travail digne de tous éloges, couronnement d'une carrière théologique bien remplie.
EDMOND GRIN.

P.-S. Le texte ci-dessus était composé lorsque nous est parvenu le tome II de l'édition entreprise par M. J.-D. Benoît. Fort de 311 pages, il contient le livre second de l'*Institution*, rédigé avec la même bienfacture et le même souci de perfection que le livre premier. EDM. G.

ANTONIO AMBROSANIO : *L'eucaristia nell'esegesi di Oscar Cullmann.* Napoli, M. D'Auria, editore pontificio, 1956, 147 p.

Il est réjouissant de constater l'intérêt qui s'est éveillé ces dernières années, dans le clergé italien, à l'égard de certaines publications protestantes. Tandis que cet intérêt se manifestait depuis longtemps chez les catholiques français,

il faisait complètement défaut en Italie. (Disons à la décharge du monde intellectuel italien que sa production culturelle est trop ignorée chez nous.) — Les choses ont changé. La théologie de Barth suscite des réactions intéressantes dans les grands séminaires italiens. Il en va de même pour l'œuvre du professeur Cullmann. L'étude consacrée par Antonio Ambrosanio, docteur du Collège Angelicum à Rome, en fait foi, comme d'ailleurs la préface à cette étude, écrite par le P. Joseph Pasciak, dominicain, professeur d'Ecriture sainte de ce même collège. — Si l'auteur professe une grande admiration pour Cullmann, il ne partage cependant pas ses théories sur l'origine de la Sainte-Cène, qui, d'après l'exégète bâlois, remonterait plutôt aux banquets où le Ressuscité est apparu à ses disciples qu'au dernier repas de Jésus dans la chambre haute. Pour Ambrosanio, c'est à ce dernier repas seulement que se rattachent rite et institution. Ambrosanio fait aussi des réserves quant au rôle attribué par Cullmann à saint Paul dans la transformation du repas messianique en commémoration de la mort du Sauveur. Il en fait également sur l'interprétation essentiellement liturgique de l'évangile selon saint Jean. — L'étude est modérée, probe et basée sur un examen attentif des textes. La bibliographie est étonnamment riche ; les œuvres de Franz Leenhardt, Philippe Menoud, Vittorio Subilia y figurent et sont largement utilisées. LYDIA VON AUW.

T. F. TORRANCE : *Royal Priesthood.* Edinburgh, Oliver and Boyd, 1955, 108 p. Scottish Journal of Theology Occasional Papers, 3.

C'est une petite Somme théologique que nous donne le distingué professeur d'Edimbourg et théologien réformé de grande classe, T. F. Torrance, dans cet opuscule riche de science et de pensée biblique. Un esprit latin a quelque peine à suivre une pensée qui ne progresse pas de manière linéaire, mais qui tourne et retourne sur elle-même dans une grande complexité d'aperçus successifs. A propos du sacerdoce royal du peuple de Dieu, l'auteur aborde le sacerdoce de l'ancienne alliance, les sacrifices lévitiques, l'Eglise corps de Christ, la situation respective des deux sacrements de l'Evangile, l'intercommunion, et d'autres points encore. Mais tout se réfère au problème du ministère ecclésial, traité non seulement pour lui-même, mais aussi en fonction des tractations actuellement en cours entre le presbytérianisme anglo-saxon et l'anglicanisme. On ne peut qu'admirer le soin apporté à creuser théologiquement et dans toutes ses dimensions le problème de l'Eglise et de son ministère institutionnel, en vue de sortir d'une impasse et de parvenir concrètement au rassemblement œcuménique. — L'auteur dénonce l'erreur, persistante dans les milieux réformés, du sacerdoce universel, entaché d'individualisme : pas plus que les qualifications de roi et de saint, celle de prêtre n'est usitée au singulier, pour chaque croyant, dans le Nouveau Testament ; dans les trois cas, le singulier ne se réfère qu'au Christ. Le sacerdoce n'est pas universel, mais collectif ou corporatif, en dépendance de celui du Christ, et au service du Christ. Dans le cadre de ce sacerdoce corporatif, le ministère institutionnel s'inscrit au titre de service spécial, mandaté par le Christ pour l'édification de son Eglise. Le sacerdoce ecclésial dérive du baptême ; le ministère spécial dérive de l'eucharistie. Le ministère spécial est à l'édification de l'Eglise ce qu'un échafaudage est à la construction d'un bâtiment. Quand l'Eglise en marche dans le temps et à travers l'espace aura atteint sa perfection eschatologique, le ministère institutionnel cessera, comme cesseront la Bible et les sacrements, tandis que le sacerdoce corporatif demeurera. Le ministère doit refléter le sacerdoce en étant collégial. L'Eglise doit retrouver l'épiscopat biblique et primitif qui

n'est pas individualiste et hiérarchique, mais *in solidum* ou corporatif, comme l'aurait voulu Calvin. La « succession apostolique » est d'abord fidélité au témoignage apostolique consigné au canon des Ecritures. Mais la révélation n'est pas seulement parole, elle est en même temps action. Aussi l'Eglise du Verbe incarné implique-t-elle continuité temporelle dans sa structure : la succession apostolique est aussi celle du ministère. Cependant la tradition kérygmatique et la succession juridique ne sauraient être un système fermé ; elles sont subordonnées à la présence du Seigneur vivant ; elles sont là comme des *signes* de l'ordre et de l'éon nouveaux, et comme des moyens de faire au Christ toute la place. Le ministère institutionnel, comme la Parole et comme les sacrements, participe à l'ambivalence *Deus revelatus-Deus absconditus* : sa « forme » est connexe à la « forme » du Serviteur souffrant assumée par le Christ. — Appuyé sur toutes ces considérations et sur bien d'autres qu'il serait trop long d'exposer, mais tout aussi pertinentes, l'auteur élabore une doctrine biblique de l'épiscopat, qui est une réinterprétation de l'épiscopat traditionnel historique. L'épiscopat est à ses yeux un signe non seulement universel mais essentiel de l'unité ecclésiale, mais c'est un signe représentatif et non effectif, ce qui tendrait à faire de l'épiscopat un sacrement et un ordre *sui generis* supérieur, conditionnant l'existence de l'Eglise. L'évêque doit être *episcopus in presbyterio* au milieu des *presbyteri in corpore*. — Quiconque est intéressé à la solution œcuménique du problème du ministère ne peut plus travailler valablement sans avoir lu et médité ces pages substantielles de T. F. Torrance. Signalons que la revue théologique *Verbum caro* a consacré son numéro 47 à la présentation intégrale en traduction française de l'opuscule de T. F. Torrance, sous le titre : *Le sacerdoce royal.* RICHARD PAQUIER.

Viens Seigneur. Editions de l'Abbaye de Saint-André, Bruges, 1955, 159 p. Cahiers de la Roseraie, IV.

Ce cahier est de la même veine que les premiers de la série recensés ici même en leur temps. Il témoigne du souci de plusieurs théologiens catholiques-romains de repenser le problème des fins dernières en l'affranchissant des cadres scolastiques des manuels ou des fantaisies des livres de piété. Un premier chapitre trace les linéaments d'une eschatologie biblique, que nous aimerions plus complète et plus adéquate pour ce qui est de la notion du Royaume de Dieu. Le chapitre suivant s'efforce de dégager les lignes eschatologiques perceptibles dans la liturgie romaine : tâche difficile, car la liturgie romaine est celle des liturgies anciennes qui a le plus perdu de vue la portée eschatologique de la foi chrétienne. En fait, l'auteur de ce chapitre en est presque réduit à l'analyse détaillée du seul office des défunts. Le chapitre le plus étendu et le plus fouillé est celui que le P. Cornélis, o. p., consacre à des réflexions doctrinales sur les fins dernières : d'Origène à saint Thomas, en passant par saint Augustin et Hugues de saint Victor, puis aux rajustements de la Contre-Réforme, s'élabore une synthèse des fins dernières que l'auteur reconnaît n'être pas toujours dans le droit fil du Nouveau Testament. Lui-même s'essaie à une revision de tout le traité *De novissimis* sur le Christ en son mystère pascal : là est le vrai centre de perspective de l'eschatologie. Le baptême, mort et résurrection, signifie la participation de l'individu au grand œuvre de la nouvelle création et de la reconstitution du plérôme. Le bel exposé du P. Cornélis justifie son assertion que « plus organiquement centrée sur le Christ, primus et novissimus, l'eschatologie chrétienne, sans rien perdre de ce qui a été acquis par la réflexion théologique... prendrait sans doute une autre allure » (p. 110). Le

dernier chapitre nous offre des « réflexions sur la pastorale des fins dernières » d'une haute tenue, toutes inspirées par le souci du renouveau biblique et ecclésial, et dont les catéchètes réformés peuvent aussi faire leur profit.

RICHARD PAQUIER.

Mgr. T. D. ROBERTS, S. J. : *Réflexions sur l'exercice de l'autorité.* Paris, Editions du Cerf, 1956, 240 p.

Cet ouvrage traduit de l'anglais n'a rien d'un traité systématique : il se présente sous une forme primesautière et anecdotique, parfois humoristique, caractéristique de l'esprit anglo-saxon, et qui en rend la lecture facile et plaisante. Cela n'enlève rien à la justesse et à l'à-propos de bien des pages de ce livre dont la thèse est très exactement définie à la page 123 : « La délégation de l'autorité divine doit être, en tout état de cause, honorée, selon l'honneur qu'on doit à la signature de Dieu ; et peu importe que nous en aimions ou non le détenteur. » Les développements et les illustrations très concrètes de l'histoire, que l'auteur donne à sa thèse, offrent matière à utile réflexion à ceux qui différencient malaisément la fonction de la personne qui l'exerce, et qui ont tendance à ramener tous les problèmes institutionnels à des questions personnelles. Membre de la Société de Jésus, l'auteur se livre, tout au long de l'ouvrage, à une apologie discrète et fort intelligente de sa corporation (notons que le titre original anglais du livre est *Black Popes*, Papes noirs). Membre de la hiérarchie ecclésiastique, Mgr Roberts ne dissimule pourtant rien des faiblesses humaines de celle-ci, et des maladresses invraisemblables par lesquelles elle a parfois compromis l'œuvre évangélisatrice et missionnaire de l'Eglise. Une seconde partie de l'ouvrage nous expose une succincte théologie de la paternité divine qui, au milieu d'aperçus originaux, appelle quelques réserves importantes du point de vue réformé.

RICHARD PAQUIER.

GEORG-THEODOR SCHWARZ : *Philosophisches Lexikon zur griechischen Literatur.* Bern, Francke Verlag, 1956, 109 p. Dalp-Taschenbücher, 330.

Désire-t-on savoir quels sont les principaux passages de la littérature grecque qui concernent : la pauvreté, la joie, la poésie, le commerce, la maladie, la mort, l'esclavage, l'amour, etc. ? Ce lexique renvoie à plus de six mille références puisées dans les grands auteurs, d'Homère à Aristote exclusivement. L'utilité d'un tel inventaire saute aux yeux. Mais le danger n'est pas moins grand de recourir à de telles indications sans jugement critique, de mettre au compte de Sophocle, de Thucydide, d'Isocrate ou de Platon des jugements qu'ils ont formulés sans s'y rallier le moins du monde. Que ne fait-on dire à une citation détachée ?

RENÉ SCHAERER.

PHILON D'ALEXANDRIE : *La migration d'Abraham.* Introduction, texte critique, traduction et notes par René Cadiou. Paris, Editions du Cerf, 1957, 91 p. (p. 24 à 88, pagination double). Sources chrétiennes, 47. Série annexe de textes parachrétiens.

Voici un petit livre bien présenté et riche de substance. Texte et traduction, introduction et notes forment un tout bien équilibré. — Une courte introduction (14 p.) donne une bonne vue d'ensemble des problèmes à considérer pour situer cette œuvre. Il s'agit naturellement d'un résumé, parfois presque algébrique. Après avoir défini le caractère général du περὶ ἀποικίας et ses deux

thèmes principaux, le professeur R. Cadiou signale l'importance de la Bible et de l'exégèse dans cette œuvre. Après en avoir dégagé la composition, il y voit une lacune importante. Il décrit ensuite la doctrine, l'éthique et la mystique, signale les sources et les méthodes d'exposition (symbolisme, diatribe), le style et l'influence. Il discute un instant les indices en faveur d'une datation vers 38-39, et présente enfin l'édition et la traduction. A la fin du volume nous trouvons un index : celui des citations bibliques. — Le texte grec est édité avec l'appareil critique : c'est une révision nouvelle et sérieuse de l'édition Cohn-Wendland. — La traduction serre le texte de près, tout en étant claire et expressive : elle semble bien rendre l'impression de ce texte particulier. — Chaque page est jalonnée de notes diverses (références, parallèles philoniens, explications philosophiques, étymologiques, parfois théologiques et bibliques). Elles sont nombreuses, brèves, utiles. — Quant au sujet de cet ouvrage de Philon, il ne s'agit pas seulement du départ d'Abraham, mais d'une exégèse passionnante de nombreux récits et textes du Pentateuque : la malédiction du serpent, Abel, Noé, de nombreux épisodes de la vie d'Abraham, Isaac, Jacob, Léa, Esaü, Joseph, épisodes de l'Exode, Balaam, pour ne citer que les principaux. — On sait l'importance de Philon pour des problèmes théologiques essentiels, comme l'exégèse, les rapports entre la philosophie grecque et l'anthropologie biblique et l'histoire du salut, la foi et la morale, l'ascèse et la contemplation, etc. *La migration d'Abraham* est un traité relativement court, mais qui est au cœur de ces problèmes. On sera d'autant plus reconnaissant de l'avoir dans une édition meilleure et plus accessible. JEAN SAUTER.

LUCIEN GOLDMANN : *Le Dieu caché.* Etude sur la vision tragique dans les *Pensées* de Pascal et dans le théâtre de Racine. Paris, Gallimard, 1955, 450 pages. Bibliothèque des Idées.

Pascal, pour M. Goldmann, est un penseur « tragique » ; la vision tragique se définit comme une connexion directe du présent à l'éternité, sans la médiation du passé et de l'avenir, c'est-à-dire de l'histoire. A quoi s'ajoute encore le fait capital que Dieu ne parle plus à l'homme de manière immédiate, mais se cache ; on voit alors comment l'idée de « Dieu caché » permet à l'athéisme marxiste de se retrouver en Pascal, comme il se retrouve en Epicure, pour qui les dieux aussi se cachent. Mais en même temps ce Dieu caché est aussi présent comme transcendance pour l'homme — et c'est en cela qu'il est tragique. La rupture est donc accomplie entre Dieu et l'homme ; mais précisément le transcendant continue à exister, ce qui fait du monde tragique un monde de déchirement, où l'on passe continuellement de ce tout qu'est le monde d'en-bas à ce rien qu'est le Dieu caché, et de ce tout qu'est Dieu comme au-delà à ce rien que devient le monde qu'Il juge. Or, ce mouvement oscillant correspond au mouvement même de la dialectique hégélienne et marxiste qui va de l'être au non-être et qui dit à la fois *oui* et *non*. — Dès lors, on voit comment Kant lui aussi est tragique à cette image : aux yeux de la raison tout est dans le noumène, et rien dans le phénomène ; car le noumène est liberté. Mais aux yeux de l'entendement tout est dans les phénomènes, car l'on ne peut rien dire des noumènes. La ligne de démarcation sépare donc la raison elle-même, qu'elle coupe en *Vernunft* et *Verstand :* et cette ligne définit le tragique. On en dirait autant du tragique goethéen : Faust sait tout, mais quand le rideau se lève, il ne sait rien quoique sachant encore tout. Plus précisément, le pari pascalien paraît à M. Goldmann comme étroitement apparenté au postulat

pratique de l'existence de Dieu chez Kant ; pour tous deux, on ne peut, *théoriquement*, rien dire de Dieu, mais on doit, pour des raisons *non théoriques*, affirmer sur le plan de la théorie l'existence de Dieu (p. 331). — Notre objection ici touche le rôle de Jésus-Christ comme Médiateur dans la pensée pascalienne. Pour M. Goldmann, Jésus-Christ a une double nature de la manière suivante : du côté de Dieu, Jésus-Christ est l'envers négatif de Dieu, c'est-à-dire le Dieu *non* caché ; et du côté de l'homme, Jésus-Christ est le « complément » (p. 343) de l'homme. Jésus-Christ est donc positif aux yeux de l'homme comme un modèle et négatif aux yeux de Dieu (il est l'envers visible du Dieu caché). Or, rien ne nous paraît plus contraire à la conception augustinienne de la double nature de Jésus-Christ — conception qui est aussi celle de Pascal ; Jésus-Christ est, en effet, la positivité de Dieu, et du même coup la négativité de *l'homme en tant qu'homme*. En d'autres termes, c'est la venue de Jésus-Christ sur la terre qui a fait en même temps le péché de l'homme et son salut ; c'est en rendant l'homme conscient de son péché que Jésus sauve l'homme, et c'est en le rabaissant comme homme (fût-il tragique) qu'il l'élève comme saint. Entre la conception grecque du tragique, et la conception chrétienne du tragique pascalien, il y a donc renversement absolu. Et ce renversement apparaît dans la conception que se fait Pascal de la religion chrétienne ; loin que cette religion soit « la seule à avoir une signification *par rapport* aux besoins et aux aspirations de l'homme conscient de sa condition... » (p. 343), c'est l'homme qui prend une signification, tragique dans un nouveau sens *selon* la religion chrétienne. La religion chrétienne n'est donc pas une réalité qui vient prendre « une place » dans l'univers humain, c'est cet univers qui se situe dans la religion chrétienne par Jésus-Christ. J.-CLAUDE PIGUET.

BERNARD TEYSSÈDRE : *L'esthétique de Hegel.* Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 100 p. Initiation philosophique, 31.

De tous côtés, les études hégéliennes se renouvellent, et de plus en plus Hegel apparaît comme le père de notre siècle. L'auteur initie ici ses camarades de l'Ecole Normale à l'esthétique hégélienne ; qu'il soit remercié d'avoir publié ces leçons. — Sous des titres imagés, M. Teyssèdre montre comment Hegel surmonte l'opposition de l'empirisme et du réalisme, du dualisme et du monisme, de l'esprit et de la nature. Puis il résume adroitement les perspectives historiques et critiques de l'*Esthétique*. — Cette étude doit être confrontée avec celle, si remarquable, de Jacques Taminiaux sur *La pensée esthétique du jeune Hegel* (Revue philosophique de Louvain, mai 1958). On y verra également l'actualité de Hegel et l'actualité de l'esthétique comme prolégomènes à la métaphysique. J.-CLAUDE PIGUET.

SOEREN KIERKEGAARD : *Journal* (Extraits), 1850-1853. Traduit du danois par Knud Ferlov et Jean-J. Gateau. Paris, Gallimard, 1957, 475 p. Les Essais, LXXXIII.

Dès 1850, Kierkegaard ralentit son activité d'auteur, mais approfondit et vit plus intensément sa foi. Comme les précédents volumes, celui-ci nous offre le film passionnant de cette intériorisation du message chrétien, grâce au choix judicieux opéré par les traducteurs dans la masse des *Papiers* laissés par Kierkegaard. 1850, c'est l'année de la publication de *l'Ecole du christianisme*, 1851 celle de *Sur mon activité d'auteur* et de *Pour un examen de conscience* (traduits par Tisseau). *Le Journal* relate les conversations entre

Kierkegaard et l'évêque Mynster, les reprises incessantes de la question « Régine Olsen » (on lira la longue note intitulée « Mon rapport à elle », p. 436 ss. déjà publiée par Tisseau in *Lettres à Régine*, p. 136 ss.). La critique du christianisme officiel des professeurs, des théologiens s'y manifeste toujours plus virulente ; l'analyse existentielle des textes bibliques s'y précise ; les thèmes de la théologie kierkegaardienne s'y développent (l'imitation de Jésus-Christ, l'évangile de souffrances, la nécessité d'accomplir la foi). Une fois encore félicitons et remercions les traducteurs de nous offrir de tels extraits capables de satisfaire tant le théologien que le philosophe et de les faire suivre d'une table biographique des plus utiles. GABRIEL WIDMER.

WILHELM ANZ : *Kierkegaard und der deutsche Idealismus*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1956, 78 p. Sammlung gemeinverständlicher Vorträge und Schriften aus dem Gebiet der Theologie und Religionsgeschichte, 210-211.

Dans une étude antérieure sur la signification de la dialectique existentielle de Kierkegaard pour la théologie (*Zeitschrift für Theologie und Kirche*, 1954, p. 50 ss.), M. Anz avait montré que la dialectique existentielle kierkegaardienne et la philosophie spéculative hégélienne critiquent et refusent l'objectivisme platonicien, les vérités subsistantes, l'Etre en soi, et préconisent une compréhension de soi qui culmine dans la conscience de sa liberté subjective. Dans la présente étude, il découvre la dépendance de Kierkegaard par rapport à Goethe et à Hegel ; malgré ses critiques du romantisme et de la spéculation et son recours aux catégories de l'ironie, de l'humour et du paradoxe, Kierkegaard reste tributaire d'une conception goethéenne et hégélienne de l'esprit. Au nom des droits de la subjectivité et des exigences de l'intériorité, l'auteur des *Miettes philosophiques* veut être le « correctif » de son temps en mettant l'accent sur la temporalité et l'historicité de l'homme, sur sa liberté et sa responsabilité ; mais son actualisme fait de lui un complice de ses adversaires. Les conséquences théologiques de ce modernisme philosophique seraient, selon M. Anz, dangereuses pour le christianisme : l'individu est élevé au-dessus de la communauté, la vérité religieuse est réduite à la compréhension de soi par le sujet, le Christ n'est plus le Seigneur de l'Eglise, mais il devient le *Christus pro me* et seule l'intentionnalité existentielle du dogme est sauvegardée. La critique de M. Anz revêt une importance considérable dans le débat actuel sur l'actualisme de Bultmann et celui de Barth. GABRIEL WIDMER.

MAURICE BLONDEL — AUGUSTE VALENSIN : *Correspondance* (1899-1912). Paris, Aubier, 1957, 2 vol. de 380 et 389 p.

Lecture des plus attachantes et des plus instructives que celle de cette correspondance entre deux hommes qui furent mêlés étroitement aux disputes théologiques et philosophiques du début de ce siècle. Elle nous fait revivre par le dedans le conflit religieux et politique entre le modernisme et l'intégrisme, dans lequel ni Blondel, ni le P. Valensin, s. j. (1879-1954) son élève, puis son ami intime ne voulurent se laisser enfermer. Nous rencontrons dans chaque lettre les innombrables personnages de ce drame ; on y apprend leurs pensées et leurs agissements ; et les éditeurs nous les présentent dans des notes abondantes, dont les éléments ont été tirés des archives Blondel (notices bio-bibliographiques, extraits de lettres, d'articles de revues, etc.). Cette correspondance nous renseigne non seulement sur le cheminement de la pensée de

l'auteur de *L'Action* et sur les interprétations souvent injustes et malveillantes dont il fut victime, mais aussi sur sa fermeté, son courage en face de l'incompréhension de la droite et de la gauche, sur sa foi vivante et son amour des hommes. Certains regretteront le caractère souvent anecdotique de ces lettres, à tort, pensons-nous, puisqu'il nous découvre un Blondel très humain, presque toujours souffrant, mais toujours combattif. C'est ainsi qu'on apprend ses séjours à Lausanne chez le Dr Bourget, aux Diablerets. Complément indispensable pour comprendre les premiers écrits de Blondel, la portée exacte de la méthode d'immanence (on assiste à la naissance laborieuse de l'article « Immanence » du *Dictionnaire d'apologétique* dû à Valensin), les intentions de sa « philosophie chrétienne » et les objections de ses adversaires ou de ses amis (un *index nominum* aidera le lecteur à en retrouver la mention dans les 289 lettres et les notes qui constituent cette première partie de la correspondance). Puissions-nous un jour bénéficier de la publication de la correspondance intégrale entre Blondel et Laberthonnière ! GABRIEL WIDMER.

HENRI LEFEBVRE : *Problèmes actuels du marxisme.* Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 100 p. Initiation philosophique, 32.

M. Lefebvre déstalinise la philosophie marxiste ; en quoi il suit la mode. Mais comme il n'a jamais été stalinien, on doit lui reconnaître une réelle objectivité et une belle honnêteté. — Seulement, M. Lefebvre a beau s'expliquer ingénieusement et fort justement ; il a beau remonter aux sources que sont Marx, Engels et Lénine pour faire saillir les contradictions staliniennes ; rien de tout cela n'empêche M. Lefebvre de ne jamais sortir d'un sophisme évident qu'on peut illustrer de la façon suivante : si l'on me démontre que l'opium fait dormir, je ne me sens néanmoins pas tenu d'en avaler chaque soir. De même, si l'on me démontre que le marxisme n'est pas incompatible avec les principaux acquis théoriques de la pensée occidentale, je ne me sens pas tenu d'être marxiste. « Le marxisme, écrit M. Lefebvre, relève de ses propres catégories... il doit et peut se renouveler en faisant une cure d'historicité » (p. 118-119) ; oui, mais de ce que le marxisme implique l'historicité ne suit pas que je ne puisse obtenir l'historicité sans le marxisme. — En un mot, M. Lefebvre démontre que la fiancée est belle ; mais si j'en aime une autre...

J.-CLAUDE PIGUET.

GEORGES CANGUILHEM : *La connaissance de la vie.* Paris, Hachette, 1952, 223 p.

Après une subtile introduction sur « La pensée et le vivant », M. Canguilhem, dans une premier chapitre intitulé *Méthode*, précise la nature de *l'expérimentation* en biologie. Il attire notre attention sur la difficulté qu'il y a à expérimenter en biologie, puisque l'analyse porte sur une partie détachée artificiellement du tout vivant, et incapable par là de fonctionner de la même manière. — Le chapitre II est consacré à l'histoire de la théorie cellulaire ; l'auteur nous met en garde contre la tendance à dévaloriser, sous prétexte de dépassement théorique, d'antiques intuitions, car ce faisant « on en vient, insensiblement mais inévitablement, à ne plus comprendre comment une humanité stupide serait un beau jour devenue intelligente » (p. 98). — Le troisième chapitre *(Philosophie)*, étudie d'une manière fort originale et pertinente, les « aspects du vitalisme » (auquel l'auteur rend justice), l'opposition de la machine et

de l'organisme (« une conception mécaniste de l'organisme n'était pas moins anthropomorphique, en dépit des apparences, qu'une conception téléologique du monde physique, » p. 159) ; puis l'auteur montre la difficulté qu'il y a à tracer une démarcation entre le *pathologique et le normal.* — Viennent en appendices trois textes fort intéressants eux aussi : I. *Note sur le passage de la théorie fibrillaire à la théorie cellulaire ;* II. *Note sur les rapports de la théorie cellulaire et de la philosophie de Leibniz ;* III. *Extraits du Discours sur l'Anatomie du Cerveau tenu par Sténon en 1665 à Messieurs de l'Assemblée de chez Monsieur Thévenot à Paris.* — L'ouvrage se termine par cinq pages de bibliographie bien documentée. — Ce volume, intéressant pour le grand public auquel il est destiné, captivera historiens et philosophes des sciences.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

ALPHONSE DE WAELHENS : *Phénoménologie et vérité.* Paris, Presses Universitaires de France, 1953, 168 p. Collection « Epiméthée ».

Cet ouvrage vise à montrer que le passage de la phénoménologie husserlienne à l'ontologie de Martin Heidegger est un dépassement nécessaire. Il n'y a pas discontinuité entre l'une et l'autre doctrine mais explicitation du présupposé fondamental de la première (p. 63, 161), pas non plus simple continuité mais dépassement intentionnel (p. 155, 163). L'ontologie de Heidegger n'est pas plus révolutionnaire par rapport à la phénoménologie de Husserl, que ne l'est la phénoménologie de la vérité par rapport aux conceptions traditionnelles (p. 161). — C'est, en effet, la notion de vérité chez Husserl et Heidegger que l'auteur met en lumière pour montrer le passage de l'un à l'autre. Husserl ne nie nullement la conception classique de la vérité comme conformité au réel (adéquation) (p. 3), cependant, il conçoit celle-ci d'une manière dynamique : la vérité s'acquiert par une approche successive de l'objet, la vérité a une structure téléologique (p. 20) ; toute vérité renvoie à une première vérité qui est celle de l'expérience immédiate du monde perçu : la notion de vérité suppose donc chez Husserl la pré-existence du monde (p. 48-49). C'est ici selon Waelhens que Heidegger reprend l'entreprise husserlienne (p. 57). — La phénoménologie de la vérité s'élucidera définitivement dans l'ontologie de l'homme (p. 71). En effet, l'homme se manifeste comme une ouverture à l'être (p. 73, 81, 96, 99). Ce thème capital chez Heidegger reprend la conception husserlienne de l'intentionnalité : de même que l'intentionnalité implique à la fois immanence et transcendance de l'objet dans la conscience, de même l'ouverture de l'homme à l'être implique proximité et distance. De même qu'immanence et transcendance se concilient dialectiquement, de même la distance que l'homme prend par rapport à l'être révèle l'être à l'homme et affirme donc la proximité de l'homme à l'être (p. 79, 95, 98). Autrement dit, l'ouverture de l'homme à l'être permet à l'être d'apparaître à l'homme et de se constituer en vérité (p. 97) : elle promeut l'être au rang de vérité. — Mais cette ouverture se révèle liberté (p. 93), car elle consiste pour l'homme à laisser être l'être (p. 95). C'est le spectacle désintéressé de Husserl (p. 98, cf. *Krisis*, § 69). L'homme défini comme ouverture s'avère liberté pure, capacité ontologique d'être présent à l'objet (p. 100), donc aussi ex-istence, pro-jet vers l'objet. La liberté, l'existence est compréhension de l'être (p. 99-100) et transcendance vers l'être (p. 101-102). — Avant de parler de l'ouverture à l'être, il faut cependant parler de l'ouverture à l'étant. Même si l'étant dissimule l'être (p. 107, 116, 117-122, 132) — et pour cette raison même — l'ouverture à l'étant implique une précompréhension

spontanée de l'être (p. 111), de même que pour Platon les ombres mouvantes sur le fond de la caverne impliquent déjà l'Idée (p. 131, 136). C'est dans l'étant que se manifeste l'être et c'est l'homme qui manifeste l'étant à lui-même comme un reflet de l'être (p. 87, 118-119, 159). L'homme est donc le révélateur de l'être et fonde l'étant, le présent dans la Présence (la Lumière ou l'Ouverture) de l'être (p. 89, 145). Cette fondation est l'objet propre de la métaphysique, mais est une recherche infinie (p. 158-161). Seule cependant cette recherche métaphysique permet de fonder la notion de vérité comme conformité dans la notion de vérité comme dévoilement progressif de l'être (p. 96 sq.), bien plus comme identique à l'être même (p. 146). Seule donc cette recherche permet de comprendre pourquoi enfin la vérité n'est plus ouverture de l'homme à l'être mais ouverture de l'être à l'homme (p. 145). La vérité est le don de l'être à l'homme (p. 166), elle ne peut se donner donc que comme absolue (p. 119). Et c'est en fonction de ce don premier que la vérité, en un second sens, peut être conformité de l'homme à l'être. — Le prolongement intentionnel de la phénoménologie husserlienne amène ainsi un curieux renversement : nous passons d'une philosophie transcendantale constitutive à une métaphysique de l'Etre absolu, analogue à l'ontologisme ou du moins à la pensée parménidienne. Waelhens opte pour cette interprétation, semble-t-il, puisqu'il affirme le réalisme de la phénoménologie (p. 55, 95). Dès lors, Heidegger devrait conclure comme Waelhens semble porté à conclure, en identifiant Etre, Présence et Dieu (p. 166-167). C'est en tous les cas la conclusion qui s'impose à Heidegger s'il veut éviter, comme il le prétend, d'affirmer que seul l'art dévoile le sens de l'être (p. 147-148). Le dilemme devant lequel nous place Heidegger est donc celui de notre époque entière qui se croit obligée de choisir entre l'art ou Dieu.

ANDRÉ DE MURALT.

ARNAUD DENJOY : *L'énumération transfinie.* Fascicule IV : Notes sur les questions controversées. Paris, Gauthier-Villars, 1954, 969 p.

Le premier volume ayant approfondi la notion de rang, les deux suivants traitent de l'arithmétisation du transfini, avec l'appui d'une étude très poussée des permutations des entiers ; le IVe fascicule aborde alors les questions controversées qui passionnent tout spécialement les philosophes des sciences. — La conception de M. Denjoy, simple et géniale, mais que nous renonçons à résumer, met la théorie sous une forme qui la libère des impasses surgies à l'apparition de l'axiome de choix, des ordinaux de la classe III... toutes choses étrangères au calcul d'une fonction à partir de sa dérivée connue en tout point du segment $0 \leq x \leq 1$. Le profond mathématicien qu'est M. Denjoy résout, en effet, ce problème par sa méthode de la *totalisation*. — Cette opération remet le penseur devant des thèmes souvent débattus (d'où le titre *Notes sur les questions controversées*) : théorème de Zermelo, formation des classes, le concevable, le définissable, l'existant parmi les nombres et les ensembles, toutes choses qui intéressent au premier chef non seulement les mathématiciens mais encore les philosophes. — Reste une question cruciale : A-t-on le droit de supposer, comme le fait Cantor, qu'il y a une suite illimitée d'ordinaux transfinis ? Ou faut-il juger, comme le fait M. Denjoy, après une argumentation serrée, qu'une telle suite est inadmissible ? Peut-être de nouveaux problèmes et de nouvelles chaînes d'efforts permettront-ils un jour d'élucider complètement ce point difficile !

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

AUGUSTO GUZZO : *La scienza.* Turin, Filosofia, 1955, 528 p.

L'auteur est connu des lecteurs de langue française par un article où il défend une « transcendance immanente », proche des positions de Louis Lavelle et René Le Senne, ainsi que par son livre *Philosophie de demain.* — La première partie de *La scienza,* consacrée à l'étude de la notion de science, se termine sur la question de savoir si la science est possible. — Une seconde partie soumet l'état des sciences à une étude historico-critique partant de l'antiquité pour aboutir à la science contemporaine. — La troisième partie étudie les rapports de la science avec la nature, l'expérience commune et l'expérimentation, puis les relations qui existent entre la science, la nature et l'homme, enfin les situations respectives de la Nature, des natures, de l'art et de la théorie. — La conclusion de cette véritable somme est que l'homme ne saurait être pleinement homme si l'exactitude de la science lui restait étrangère, pas plus que la philosophie ne saurait demeurer vivante sans l'aide de la réflexion.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

HENRY DUMÉRY : *Regards sur la philosophie contemporaine.* Préface de Jean Lacroix. Tournai-Paris, Casterman, 1956, 259 p.

H. Duméry écrit à propos de L. Lavelle qu'il a créé un genre littéraire nouveau, « celui de la recension méditée qui fait de la lecture des autres une occasion d'apprendre à lire en soi-même ». Nous pourrions ajouter : l'émule égale le maître dans la soixantaine de chroniques qui nous sont offertes, après les avoir publiées dans *La Croix* sous la signature d'Henry de la Marche. Elles sont autant d'« échantillons révélateurs » du climat philosophique contemporain, riches en trouvailles, chargés de signification, rédigés en un style délié et raffiné (lire à ce sujet les portraits saisissants de Hegel, de Gilson et de Jankélévitch). L'auteur les a classés judicieusement sous cinq rubriques : la philosophie et l'histoire (analyses de quelques publications de Gouhier, de Thonnard, etc.), études historiques (à propos d'études récentes sur Platon, Aristote, le Pseudo-Denys, Augustin, Hegel, le marxisme, etc.), la philosophie chrétienne (positions de Maritain, du P. A. Marc, de Blondel, Lavelle, Le Senne, Nédoncelle, etc.), l'existentialisme et la phénoménologie (les quatre grands : Marcel, Sartre, Merleau-Ponty, Camus), questions religieuses (l'athéisme moderne, le mythe, la théologie des valeurs, etc.). Tous les courants sont donc examinés dans cette vaste esquisse avec lucidité et sympathie par l'auteur dont on connaît la puissance d'assimilation et la générosité compréhensive (les auteurs protestants Ricœur, Gusdorf, Mehl et le recenseur voisinent avec les auteurs catholiques les plus divers Mounier et Forest, Vancourt et Guitton et avec les penseurs « libres » Alain, Brunschvicg, Polin). Mais aussi tous les problèmes sont posés, discutés avec sagacité et de ce fait, l'ouvrage pourrait servir excellemment d'initiation aux philosophies et aux problèmes de notre temps. Illustration et défense de la liberté créatrice des valeurs et de l'authentique humanisme chrétien, on y décèle comme en filigrane les thèses de l'auteur (cf. la préface de J. Lacroix).

GABRIEL WIDMER.

HENRY DUMÉRY : *La tentation de faire du bien.* Paris, Editions du Seuil, 1956, 322 p. Collection « Esprit ».

Avant de développer ses thèses dans ses ouvrages sur la philosophie de la religion auxquels nous consacrons dans ce numéro une étude critique, H. Duméry les ébauche et les met à l'épreuve dans des essais percutants :

Foi et interrogation (cf. *Rev. Théol. Phil.*, 1955, p. 152) et le présent recueil, où il dénonce les confusions dangereuses entre l'apostolat et la propagande, et insiste sur l'urgence d'une critique de la doctrine et de la pratique d'un certain christianisme inerte, la nécessité d'un renouvellement de soi et du monde, les exigences actuelles d'une foi créatrice. Deux affirmations servent de fil conducteur à cette entreprise d'assainissement : « Dieu crée l'esprit qui crée les valeurs » (57) et « L'idée de Dieu est le grand levier de l'émancipation humaine » (81). On trouvera réunies ici des études qui eurent un grand retentissement lors de leur publication dans divers périodiques : 1. *La tentation de faire du bien* (parue dans *Esprit*), défense de la vraie tolérance et promotion de la foi agissante et libératrice des faux absolus ; 2. *Critique et religion (Rev. Mét. Mor.)*, discours de la méthode en philosophie de la religion, suivi de quelques analyses d'ouvrages récents ; 3. *Le cas Blondel* (la philosophie de l'action, l'intellectualisme blondélien, la philosophie de la religion, la spiritualité de Blondel, ses rapports avec la philosophie contemporaine) ; 4. Examen de quelques problèmes concrets. Pour se désintoxiquer des équivoques et des illusions sans cesse renaissantes, il faudrait que tout théologien et tout pasteur se mettent à l'école d'un tel maître et prennent la peine de lire un tel ouvrage.

GABRIEL WIDMER.

LOUIS LAVELLE : *La conduite à l'égard d'autrui*. Paris, Albin Michel, 1957, 244 p.

Ouvrage posthume, *La conduite à l'égard d'autrui* est une étude psychologique ; mais, selon la véritable tradition française, elle conduit à la métaphysique. « La psychologie est l'unique chemin de la métaphysique », avait déjà écrit Lavelle. — L'auteur commence par situer l'homme dans le monde, puis il progresse à travers le dédale de nos sentiments (chap. II : Présence de quelqu'un ; chap. III : Intimité ; chap. IV : Tous les hommes en moi ; chap. V : Etre et paraître : la société ; chap. VI : Discrétion ; chap. VII : Ménager autrui ; chap. VIII : Indifférence ; chap. IX : La haine ; chap. X : Amour et amitié ; chap. XI : Sur la maxime : Faire à autrui ce que l'on voudrait qu'il vous fît à vous-même). Le dernier chapitre porte sur *la spiritualisation de la nature* et se termine en caractérisant *le saint*. — Mais ce qu'une sèche énumération des matières traitées ne peut exprimer, c'est la qualité de ces analyses, si fermes et si nuancées, au cours desquelles le lecteur ne manquera pas de penser à plusieurs reprises à ce mot de M. Davy, selon lequel, chez Lavelle, « chacun peut s'apercevoir lui-même dans le regard d'autrui ».

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

La présence d'autrui. Introduction de Georges Hahn. Toulouse, Privat ; Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 172 p.

La plupart des communications présentées au VIIIe congrès des Sociétés de philosophie de langue française ont paru sous le titre de *L'homme et son prochain*, mais on a groupé sous le titre *Présence d'autrui* les quatre conférences plénières présentées à ce congrès et trois autres communications. — Dans les deux premiers travaux, MM. P. Parrot et E. de Greeff, psychiâtres, s'appuient sur leur grande expérience pour nous montrer, entre autres, à quel point la nature profonde d'autrui nous est inaccessible (p. 18 et p. 34). M. Amédée Ayffre (« Cinéma et présence du prochain »), note comment, pour qu'il y ait présence du prochain dans le film, il faut toujours que le réalisateur minimise

à l'extrême l'élément spectaculaire et donne l'impression « qu'il n'y a pas une œuvre, mais des hommes » (p. 77). — M. Gaston Berger esquisse une phénoménologie de la solitude, intitulée « Du prochain au semblable » ; il constate combien « la conversion philosophique nous permet de nous élever de la proximité spatio-temporelle à la communion spirituelle ». Il nous rappelle également que la « diversité des natures et des situations ne doit jamais nous faire oublier que nous marchons tous vers le même terme : un terme absolu » (p. 99). M. Edmond Rochedieu, sous le titre de « La rencontre d'autrui », étudie les obstacles psychologiques qui se dressent dans la recherche que l'homme tente de Dieu, tandis que M. V. Jankélévitch analyse les relations entre « le lointain et le prochain ». Une « Note sur l'amour du prochain », de M. Pierre-Henri Simon attire notre attention sur le danger qu'il y a à mandater un dictateur pour un grand intérêt collectif : car il est alors possible « de crucifier les hommes vivants et prochains » pour le triomphe de l'idée que les hommes se font du bonheur de l'homme abstrait et futur (p. 149). M. Georges Bastide marque quelques-unes des conclusions que l'on peut tirer de l'imposante série des communications présentées au Congrès de Toulouse : « La philosophie ne possède pas de recette infaillible pour le bon usage de la liberté. Mais tant qu'il y aura des Calliclès, il faudra qu'il y ait des Socrate. Il faudra dans tous les cas que les hommes soient avertis que leur liberté n'a le choix qu'entre monter ou descendre un même chemin. Il est plus facile de descendre : il suffit d'y laisser agir la pesanteur de notre propre néant. Il est rare et difficile de le gravir en soulevant tout le poids du péché et de la misère du monde, et c'est peut-être là qu'il est nécessaire d'avoir un secours qui nous vient d'ailleurs » (p. 172). — Le lecteur est émerveillé de voir à quel point ces communications, rédigées sans entente préalable, présentent une continuité et une progression remarquables : l'enquête, commencée sur le terrain expérimental par les travaux de psychiatrie et de critique d'art, se poursuit avec M. Berger sur le plan phénoménologique pour se terminer sur le terrain métaphysique. Ainsi « s'affirme avec une force accrue le souci du spirituel » (G. Hahn).

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

AGNES ARBER : *The Manifold and the One.* London, John Murray, 1957, 146 p.

Les philosophes de l'Est insistent sur l'Un, ceux de l'Ouest sur le Multiple. Autant Héraclite que Descartes, suivant Denis, Ibn al Farid, Thomas d'Aquin ou Nicolas de Cuse, ont propagé dans la pensée moderne l'idée de l'unité du Multiple. L'Un se révèle à nous dans le Multiple, c'est vrai. Mais outre cela, il y a une expérience mystique qui révèle sans médiation aucune l'Unité de toutes choses. Les penseurs, s'ils sont vraiment grands, l'ont ressenti (Platon). Les poètes aussi (Dante) pour ne rien dire des « saints » de toute appartenance (Augustin). — Y a-t-il vraiment un problème de la transcendance et de l'immanence, du macrocosme et du microcosme, de l'extériorité et de l'intériorité, un problème des contraires, de l'âme et du corps, de la thèse et de l'antithèse... pour une pensée qui a reconnu l'identité de l'Un et du Multiple ? — Il y a un mysticisme intellectuel (Plotin, Eckhart...) et un mysticisme émotionnel (Ecole bouddhiste, Ruysbroeck...). Eux aussi fusionnent dans *l'amor intellectualis Dei* (saint Jean de la Croix, Omar Khayyam...). Il est artificiel de limiter la raison à ce qui est soumis aux règles de la logique. Il y a jusqu'à une raison mystique. Combien nombreux sont les grands philosophes de l'Ouest et de

l'Est qui ont compris que les plus grands efforts d'une pensée strictement logique aboutissent finalement à reconnaître que seule la mystique peut surmonter la logique. (Il est étonnant que l'auteur n'ait pas expressément rappelé le nom de Wittgenstein parmi ces philosophes.) Le Mysticisme n'est pas une collection de pensées isolées d'origine spontanée et sans liens, on y reconnaît au contraire la continuité, la tradition et la discipline intellectuelle. Il n'est pas une vision chimérique mais une connaissance authentique.— Les antithèses n'apparaissent que dans le Multiple, que dans la perspective où l'on veut mesurer à l'aide des limites et de la finitude de l'homme. En présence de l'Un il n'y a ni ordre ni désordre, ni bien ni mal... Il n'y a pas de problème au sens logique de la distinction de l'Un et du Multiple, mais bien un mystère. — Tel est le résumé de ce petit ouvrage fort savant, d'une belle inspiration et agréable à lire.

ANDRÉ MERCIER.

LUCIENNE FÉLIX : *L'aspect moderne des mathématiques*. Préface et commentaires de Georges Bouligand. Paris, Albert Blanchard, 1957, 168 p.

Voici un ouvrage destiné à tous ceux qui, non-spécialistes, s'intéressent néanmoins à la nature des mathématiques contemporaines. — Les deux premiers chapitres sont consacrés à « la révision des valeurs au début du XXe siècle, provoquée entre autres par la théorie des ensembles de G. Cantor ». Mlle Félix a eu l'heureuse idée de définir des termes comme « ensemble », « puissance d'un ensemble », etc. Elle cite également le fameux axiome de Zermelo, que le profane trouve constamment évoqué dans les ouvrages scientifiques sans en connaître l'énoncé. — Cette introduction permet à Mlle Félix de caractériser les mathématiques contemporaines ; elle est frappée par leur pouvoir de créer des êtres mathématiques nouveaux, selon « non une intuition sensible, directement inspirée du monde matériel, mais une intuition secondaire, née de leur familiarité avec les nouveaux objets que leur esprit combine, sortes de manipulations abstraites qui remplacent celles de la main » (p. 52). — Le chapitre III *(Quelques aspects de la métamathématique, logique et méthodes)* intéresse tout particulièrement le philosophe : Mlle Félix y oppose la logique en *intention* (celle qui travaille sur les attributs ou qualités des objets et qui demeure prédicative) et la logique en *extension*, qui porte sur les classes d'objets doués de ces propriétés. Elle termine son chapitre en citant l'affirmation de Bourbaki : *qu'il est possible, logiquement parlant, de faire dériver presque toute la mathématique actuelle d'une source unique, la Théorie des ensembles* (p. 79). Quant au chapitre IV, il introduit dans l'Algèbre générale et la Topologie générale. Enfin, le chapitre V adopte un point de vue pédagogique : peut-on faire place à la science en devenir dans l'enseignement du second degré, ou même du premier ? — L'ouvrage comporte en appendice des exemples d'application de la Logique et un exemple d'utilisation d'un formalisme, ainsi qu'un double index des signes et des termes. — Quel ancien bachelier ne souffre-t-il pas, une fois dans sa vie, du décalage entre les mathématiques telles qu'on les lui a enseignées et celles auxquelles travaillent les mathématiciens d'aujourd'hui ? C'est à lui que l'ouvrage de Mlle Félix s'adresse.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

Imprimerie La Concorde, Lausanne